

Le rose n'est pas rose

Les parapluies de Cherbourg de Jacques Demy

André Roy

Number 67, Summer 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22840ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (1993). Review of [Le rose n'est pas rose / *Les parapluies de Cherbourg* de Jacques Demy]. *24 images*, (67), 4–6.

Le rose n'est pas rose

PAR ANDRÉ ROY

Pour les festivités marquant son trentième anniversaire, la Cinéma-thèque québécoise présentait, en avril dernier, *Les parapluies de Cberbourg*, de Jacques Demy, dans une copie restaurée. Cette nouvelle copie du film, qui ressemble exactement à celle que son auteur souhaitait au moment de sa sortie en 1964, et que les nouvelles techniques permettent de réaliser trente ans plus tard, est un cas exceptionnel de rénovation. On ne peut pas véritablement parler de restauration dans ce cas-ci, puisque la copie a été tirée d'un matériel neuf, soit de trois positifs de sécurité noir et blanc monochromes, désignés sous le terme «sélection trichrome». La particularité de cette sélection est de ne laisser passer, pour l'un des positifs que les rouges, pour l'autre que les verts, et pour le dernier que les bleus. Présence d'un futur incertain, le réalisateur avait eu l'heureuse idée, à la fin du montage de son film, de demander aux laboratoires Éclair une sélection trichrome, ce qui a permis de reconstituer il y a deux ans un internégatif couleur et de tirer une nouvelle copie, le négatif et l'internégatif originaux étaient trop détériorés pour pouvoir être utilisés. La bande-son a exigé, elle aussi, un travail de reconstitution aussi patient et minutieux que celui exigé par la bande-image. On ne peut revoir ce film, qui a traversé notre jeunesse, sans une grande émotion. Sauf que cette émotion a pris d'autres couleurs, plus sombres, plus dures.

Cette projection de la Cinéma-thèque permet donc de relire cette œuvre sur laquelle a régné, pour les amateurs de cinéma et les spécialistes, un fort probable malentendu. On l'a identifiée le plus souvent à la mièvrerie et aux clichés des romans-photos. Mais le malentendu a été



Un conte cruel. Geneviève (Catherine Deneuve)

amplifié par l'énorme succès que le film a remporté très rapidement à sa sortie. Présenté à Cannes en 64, il a obtenu la Palme d'or, puis ensuite le prestigieux prix Louis-Delluc. Sa performance au box-office se confirmera ensuite dans quarante-deux pays, aidée par le marché du disque et l'exploitation de certaines chansons (comme «Je ne pourrai vivre sans toi», qu'on fredonne encore dès qu'on entend le titre). *Les parapluies...* se voulait populaire, fait pour tous les publics. Il voulait enchanter, nous transporter dans le monde du rêve et du spectacle, monde qui recouvre parfaitement l'acception la plus traditionnelle du mot «cinéma»: un divertissement.

Or en le revoyant, soit trente ans après notre adolescence, époque favorable aux amours impossibles (qui est quand même l'essentiel du sujet du film), on éprouve un certain choc. Ce qu'on croyait

avoir vu, dans notre souvenir (et on sait que le souvenir est un écran déformant), et qui ressemblait plutôt à une bluette, se révèle sous un autre jour. Nous sommes en face de ce qu'il faut bien appeler un conte cruel, une fable noire, une tragédie. On peut aussi constater ceci: que *Les parapluies...* n'est pas — sauf son succès, mirobolant à l'époque, et qui va en quelque sorte grever lourdement la carrière de Jacques Demy (il tournera de plus en plus difficilement ses projets, dont plusieurs avorteront, jusqu'à ne plus travailler durant les dix dernières années de sa vie) — n'est pas une exception dans son œuvre: que la cruauté de ses récits a bel et bien commencé avec *Les parapluies...*

Ce film «en-chanté», comme la publicité le répétait à satiété à l'époque, n'est peut-être pas si enchanteur qu'on le pense, si on entend par ce mot l'expression d'une certaine magie, du merveilleux.

DE CHERBOURG DE JACQUES DEMY



Guy (Nino Castelnuovo) et Geneviève. Des personnages soumis au destin, comme dans une tragédie grecque.

Toutefois, on peut interpréter l'enchantement qu'il procure dans une acception plus particulière, le ravissement, et qui veut dire: ce qui est arraché avec violence. Par le parti pris de faire chanter tout le dialogue, véritable tour de force, artifice violent qui confine presque à l'étrangeté, Demy va imprimer un mouvement de torsion à l'œuvre, et changer sa destinée diégétique: de comédie, le film devient tragédie. L'œuvre côtoie moins la comédie musicale, même si on supposait qu'elle ne pouvait être qu'un hommage à ce genre par excellence du cinéma américain (qui fascinait le réalisateur), qu'elle instille, par son regard désespéré, un climat de cruauté. (Ce cinéma de la cruauté, l'auteur de *Lola* l'assumera pleinement avec *Une chambre en ville* qui n'aura, lui, aucun succès).

Cette cruauté, qui n'est peut-être pas complètement endossée par Jacques Demy

au début de sa carrière (*Les parapluies de Cherbourg* n'est que son troisième opus), assemble déjà ses composantes, mais dans un registre tempéré par l'harmonie et la fluidité mélodieuse de la musique. Mais la passion, la douleur, la blessure, la fatalité, la mort, en un mot l'implacabilité du destin, traversent l'œuvre à ce moment-là. Toutes ces couleurs roses que le cinéaste prend un malin plaisir à multiplier dans toutes leurs variétés, sur les murs, les costumes, les accessoires, expriment le contraire de ce qu'elles sont sensées montrer: la vie n'est pas un jardin de roses, le réel est plus retors et sert de démenti aux rêves.

Une jolie jeune fille, Geneviève (Catherine Deneuve), aime un joli garçon, Guy (Nino Castelnuovo); ils se jurent fidélité. Mais Guy est appelé sous les drapeaux (c'est la guerre d'Algérie), d'où il reviendra blessé à une jambe (il boite). Pendant ce temps-là, sous la pression de sa

mère (Anne Vernon), Geneviève épouse un riche diamantaire, Roland Cassard, qu'on a déjà vu dans *Lola* (Marc Michel), pour donner un père à l'enfant de Guy qu'elle porte. Ce dernier épouse à son tour une cousine, Madeleine (Ellen Farner), la dévouée cousine qui s'est occupée de la tante de Guy (Mireille Perrey). Lorsque Geneviève et Guy se rencontrent par hasard, la veille de Noël, deux ans plus tard, ils n'auront plus rien à se dire: chacun est enfermé dans la résignation, dans une vie qu'il n'a pas choisie. Ayant écarté leur désir, ils se seront soumis au destin comme dans une tragédie grecque (ce n'est pas la seule analogie avec la tragédie grecque, la division ternaire du film en est une autre).

Le tragique de l'histoire, que la musique parfois trop sirupeuse de Michel Legrand atténue et qu'on a tendance à oublier, aussi, devant l'exploit de la réalisation, risquée, osée (n'oublions pas que tout



Madame Émery (Anne Vernon) et Geneviève.

est chanté, ce qui ne s'était jamais fait au cinéma, et seul Demy renouvellera sa propre prouesse dans *Une chambre en ville*, ce tragique s'affirme tout de même grâce à ce coup de génie qu'est l'«en-chanté». C'est lui qui emblématise le prosaïsme des situations, souligne leur platitude romanesque et, surtout, transforme le récit en mélodrame; il en fait un vrai drame populaire (ce qui est la définition du mélodrame) tellement la quotidienneté des faits et gestes de ces gens du peuple se trouve ainsi appuyée par lui. Tout devient marqué: le veuvage de la mère de Geneviève, la maladie de la tante de Guy, les questions d'argent qui taraudent madame Émery (la mère de Geneviève), la peur des qu'en-dira-t-on (toujours madame Émery), la mort des parents (la mère et la tante); sans parler ici de la langue des dialogues, faite de clichés et de lieux communs. On en est presque au degré zéro de la représentation du peuple et de la famille, dans toute sa négativité.

Les parapluies... ne serait qu'un vulgaire drame populaire pathétique et un mélo pleurnichard, s'il n'y avait pas cette

partition «en-chantée», vrai vecteur de mise en scène, qui va créer une tension entre la trivialité de l'histoire exposée et le mythe des amours passionnelles évoqué (Roméo et Juliette, Tristan et Iseult) et propulser l'œuvre au-delà de son naturalisme de base, naturalisme qu'il côtoie sans arrêt sans y sombrer. Elle engendra, par son artificialité profonde (comme à l'opéra), un décalage, une distance; elle se pose déjà comme une critique de ce qui est montré (le film ne se prive pas d'ailleurs de multiplier les traits d'humour¹). Par le lyrisme inhérent à la fonction musicale, le réalisme du récit atteint un paroxysme (d'où la pointe mélodramatique qui surgit). Cette mise en musique fait apparaître encore plus cruelle cette histoire d'amour malheureuse entre Geneviève et Guy et ce destin qui les abandonne à la solitude et au silence froids (la dernière scène se déroule la veille de Noël, sous la neige).

La mise en scène de Jacques Demy s'appuie sur la contradiction de ces éléments: la banalité obscène du quotidien et le lyrisme emporté de la musique; elle

travaille les effets que provoque leur choc, et l'écho qu'il renvoie: les situations stéréotypées et leur portée tragique, le prosaïsme des dialogues et la poésie des rimes et des rythmes, la noirceur du drame dans des couleurs vives, l'émotion musicale retenue par un montage sec. Le tout forme un mélange étonnant de gaieté et de tristesse, de joie et de chagrin, qui étonne encore. Et surtout il condense tradition (le récit est tout à fait linéaire) et audace (tout est chanté). Jacques Demy s'affirme comme un grand novateur des formes, qu'il ébranle et transforme. Il réussit à inscrire la fantaisie au cœur des conventions, la vérité au centre de l'artifice du spectacle. *Les parapluies de Cherbourg* relève d'un coup de force (comme on dit un coup d'État) qui ne peut provenir que d'une croyance en cette machine qu'est le cinéma, et en son pouvoir de transfiguration.

Il faut avoir une immense confiance en soi, doublée d'un talent fort, pour réussir à nous faire croire qu'une histoire cruelle, dure, désespérée, est une belle histoire qui peut enchanter. ■

1. Comme dans cette scène au garage, au début du film, quand Guy dit préférer le cinéma à l'opéra «parce qu'on n'y chante pas tout le temps!» Ce ne sera pas la seule allusion — drôle — au cinéma.

LES PARAPLUIES DE CHERBOURG

France 1963. Ré. et scé.: Jacques Demy. Ph.: Jean Rabier. Mont.: Anne-Marie Cotret. Mus.: Michel Legrand. Décors: Bernard Évain. Int.: Catherine Deneuve, Nino Castelnuovo, Anne Vernon, Marc Michel, Ellen Farner, Mireille Perrey. 90 minutes. Couleur